

# 1

Elle laissa échapper l'épais dictionnaire qu'elle tenait fermement dans ses mains lorsqu'elle aperçut la silhouette noire refermer la lourde porte en bois. Elle s'était glissée rapidement dans la bibliothèque sans un bruit, laissant à peine le temps au froid de s'aventurer dans l'intérieur cosy et rassurant de la pièce. La surprise fut si grande qu'elle n'entendit pas le bruit que le Larousse fit en s'écrasant à terre. L'émotion se transforma aussitôt en peur. Peur intense. Peur des mauvais présages. De ceux qui annoncent la mort. Debout à côté de son bureau, elle ne pouvait pas détacher son regard de l'ombre qui approchait, sans bouger, sans même crier, paralysée par l'angoisse qui avait pris possession de son corps. Prisonnière de sa peur, elle fut envahie par des sensations qu'elle n'avait jamais ressenties jusqu'alors. Elle comprit tout de suite que l'ombre n'était pas entrée pour voler des livres. La silhouette arienne et silencieuse était venue pour elle et avançait à pas feutrés qui semblaient ne pas toucher le sol. Lui vint à l'esprit l'image de Spiderman. Un Spiderman sans

couleur, sans état d'âme, transformé en veuve noire. Dangereux, mortel.

À peine eut-elle songé à se demander qui pouvait se cacher sous la combinaison qu'elle prit un premier coup au-dessus de l'oreille qui la fit chanceler. Puis un deuxième, si violent celui-ci qu'il la fit tomber par terre, juste à côté du dictionnaire.

À demi consciente, elle se laissa traîner sur le sol, tirée par les bras puissants de son agresseur jusqu'à la petite pièce interdite au public. Un débarras aux nombreuses étagères où patientaient d'anciennes collections mais aussi les ouvrages récemment reçus et pas encore mis à la disposition des lecteurs, de nombreuses fournitures de papeterie et des vieux registres. Dans un coin se trouvait une grande table en Formica qui servait de bureau où trônait le sandwich qu'elle venait d'entamer à côté de l'ordinateur d'un autre âge à l'aide duquel elle archivait les textes qu'elle traduisait de l'allemand pour la revue mensuelle qu'éditionnait une association culturelle locale et un vieux siège de bureau avec accoudoirs remisé ici pour défaut d'harmonie avec le mobilier moderne de la bibliothèque. Elle adorait cet endroit calfeutré, c'était son petit coin à elle. Celui où elle déposait ses souvenirs, ses chagrins, ses secrets. Elle s'y réfugiait souvent quand la bibliothèque était fermée au public. Elle s'était approprié le lieu. L'odeur si particulière de vieux papiers qui s'en dégagait lui rappelait le cagibi de sa grand-mère où elle aimait tant jouer quand elle était enfant.

Elle ne bougea pas quand les bras puissants la soulevèrent pour l'installer sur le vieux siège de bureau,

celui qui ne plaisait plus mais sur lequel elle avait passé des heures et des heures à travailler, à réfléchir, à espérer, à pleurer. Puis la réalité s'imposa brutalement. Elle sortit de sa léthargie et voulut parler mais le foulard bien serré autour de la bouche l'en empêcha. Bâillonnée, elle cria aussi fort qu'elle put, à s'en écorcher la gorge. Il fallait qu'elle essaie de sauver sa peau, mais le seul son qu'elle réussit à produire ne fut qu'un gémissement sourd. Alors que son agresseur plaquait fermement ses avant-bras aux accoudoirs du fauteuil pour les attacher, la panique s'empara d'elle. L'air lui manquait. Sa poitrine était secouée par les battements de son cœur. Jamais celui-ci n'avait cogné aussi fort. Quelques gouttes de sueur perlaient sur son front. Les liens étaient si serrés qu'ils commençaient à dessiner des courbes roses sur la peau de ses bras quand elle essayait de s'en libérer. Prise par un excès de rage elle s'agita sur le fauteuil avec plus de ferveur, mais la seule chose qu'elle réussit à faire fut d'entailler un peu plus sa peau délicate et soignée. Sans la toucher, son agresseur lui faisait déjà mal. Il s'appliquait maintenant à la ligoter entièrement. Poitrine, ventre, hanches, jambes, mollets, chevilles. Son corps tout entier était maintenant solidement retenu au fauteuil par une fine corde en jute naturel. Elle ne pouvait absolument plus bouger. Malgré les ordres que son cerveau envoyait à ses muscles, aucun n'obéissait, entièrement soumis aux liens de jute irritants qui bloquaient ses mouvements. Seul son cœur restait libre et continuait de battre à un rythme qu'elle ne contrôlait plus. C'est alors qu'elle

entendit sa voix, calme, posée, presque envoûtante, à peine dénaturée par la cagoule. Une voix qu'elle crut reconnaître malgré sa peur.

—Je vais te laisser une chance de vivre. Tu as deux heures pour t'échapper. Deux heures pour sauver ta peau ma belle. Pas une minute de plus.

## 2

Garé à quelques mètres du fourgon des Magasins bleus, le chauffeur attendait l'arrivée des vingt-deux participants à l'intérieur du bus. Il aurait voulu sortir fumer une cigarette sur le parking mais la perspective d'y rencontrer Bernadette Müller et le froid glacial qui s'était abattu sur les Vosges depuis quelques jours l'en dissuadèrent, alors il prit sa feuille de route et regarda une nouvelle fois le programme de la journée. Le départ était prévu à 14 h 30, encore trente minutes à tuer. Il avait hâte de partir, l'ambiance que dégageait ce hameau ne lui plaisait pas. Même s'il semblait paisible et très accueillant depuis l'installation de nouvelles familles et l'ouverture d'une ferme-auberge, il était toujours mal à l'aise quand il sortait de Cornimont pour emprunter la route de l'Envers-de-Xoulces qui menait au village de Rémontal puis continuait jusqu'au hameau de La Fontaine-aux-Louves. D'ailleurs c'était là qu'elle se finissait, la route, au bout du village, à La Goutte-Longfoigneux, devant la ferme des Müller. De toute sa vie de chauffeur, Il n'avait jamais vu une fin de route, c'était la seule qu'il connaissait, ça ne pouvait rien présa-

ger de bon. Une route, c'est comme le chemin d'une vie, quand elle s'arrête, tout s'arrête. C'était toujours lui qu'on envoyait là-haut, à Réumont-sur-Xoulces au hameau de La Fontaine-aux-Louves, dans le trou du cul du monde, pour charger les membres du Comité des fêtes et les acheminer à la grande fête de la Saint-Nicolas à Épinal. Aucun de ses collègues ne voulait jamais y aller, prétextant qu'ils connaissaient mal la route, que c'était dangereux, surtout à cette époque de l'année, que lui avait l'habitude, qu'il y allait tout le temps. Un jour il avait dit au responsable des plannings chauffeurs qu'il ne voulait plus y monter, là-haut, qu'il devait trouver une autre poire pour passer la journée de la Saint-Nicolas coincé dans le bus mais le chef s'était mis en colère avant de se radoucir et de l'amadouer en lui promettant une prime qui lui permettrait de gâter ses trois enfants pour la Saint-Nicolas s'il acceptait le job sans broncher.

—Pfff cinquante balles de prime, tu parles que je peux gâter les gamins avec ça, dit-il en rangeant sa feuille de route dans la pochette en plastique transparent.

Encore vingt-cinq minutes avant le départ. Elles sont longues, les minutes, à La Fontaine-aux-Louves. Il appuya son torse sur l'énorme volant et regarda autour de lui. Devant se trouvait la route qui venait mourir aux abords de la forêt qui s'étendait à perte de vue, sur la gauche il aperçut le petit pont en bois qui traversait le ruisseau qu'il devinait seulement mais dont il entendait le chant tumultueux. Il pensa à l'eau vive et glaciale qui coulait à moins de dix mètres de lui et frissonna. À côté du ruisseau se trouvait une jolie fontaine

en pierre qui avait donné son nom au hameau. Un peu plus loin, cachée par les branches des arbres, il distinguait à peine la toiture du refuge, l'ancienne école qui servait aujourd'hui de bibliothèque, et derrière lui, la route de l'Envers-de-Xoulces et les quelques maisons qui constituaient le hameau. Le cadre était sublime. Typique hameau de moyenne montagne, La Fontaine-aux-Louves et ses environs auraient pu servir de décor naturel à un film comme *Le Seigneur des anneaux* ou *Robin des bois*. La nature y était préservée, authentique. Elle régnait sur les lieux comme si l'homme n'avait été que son serviteur, et les quelques habitants du hameau, des privilégiés choisis par l'impératrice des lieux. L'été, les randonneurs étaient nombreux à venir arpenter les chemins balisés menant au lac des corbeaux ou encore au Hohneck. Mais voilà, dans ce hameau vivaient aussi les Müller. De son siège il avait une vue plongeante sur leur ferme, énorme bâtisse de trois étages qui hébergeait encore de nombreuses personnes quelques décennies auparavant. Un de ses oncles y avait été embauché une saison entière par le vieil Ernst. Il travaillait avec d'autres jeunes aux potagers ou à la traite des vaches. À cette époque on y rencontrait aussi quelques jeunes filles qui aidaient en cuisine et lavaient le linge des hommes. Le reste de l'année ils vivaient tous chez leurs parents dans la vallée, alors, durant la période d'embauche qui s'étalait de juin à octobre, ils logeaient sur place pour être disponibles selon le bon vouloir des Müller. Sous-payée, peu nourrie, harassée de travail, cette main-d'œuvre bon marché n'avait que la nuit pour trouver du réconfort. *Il a dû s'en passer, des choses, dans cette vieille baraque, y a dû en avoir des jupes*

*soulevées quand le vieux et la vieille étaient couchés,* pensa-t-il en mâchouillant avec ferveur une Nicorette qu'il venait de mettre dans sa bouche. Pauvres jeunes. D'après ce que lui avait raconté son oncle, tous avaient été traumatisés par les Müller qui faisaient régner la terreur, surtout la vieille. « Pour être obéi, il faut être craint », c'était ce qu'elle gueulait à tout-va à ceux qui essayaient de s'opposer à ses décisions.

Encore vingt minutes à patienter. Il décida d'oublier les Müller et leurs histoires en allant se payer un café dans le restaurant de la ferme-auberge à l'entrée du hameau, avec un peu de chance, la patronne lui offrirait un dessert. Tenu par la famille Parisot, ce petit restaurant était un lieu convivial et chaleureux qui servait une nourriture typique, faite maison (Jean-Marie le patron s'était improvisé chef dès l'ouverture de sa petite affaire et mettait un point d'honneur à se démener tous les jours derrière les fourneaux). Il y rencontrerait sans doute Pascal, le représentant des Magasins bleus qu'il connaissait de vue et pourrait discuter quelques minutes avec lui. En descendant de son bus, il aperçut la robuste silhouette de Bernadette Müller sortir de la porte arrière du fourgon de vêtements. À son insu, il l'observa fermer doucement la portière en regardant à gauche et à droite pour s'assurer que personne ne la voyait.

—Qu'est-ce qu'elle fout là, la vieille ? Se demanda-t-il en s'agenouillant afin qu'elle ne le repère pas en train de l'épier. Elle a dû piquer des fringues et les planquer sous son manteau. Quelle vieille carne, maugréa-t-il en remontant la fermeture Éclair de son blouson.

Arrivé dans la salle de restaurant de la ferme-auberge, il fut accueilli par le sourire et la bise de Nathalie Parisot, la patronne, qui lui proposa gentiment de s'installer près de la cheminée pour profiter de la chaleur du feu.

—Encore toi cette année ? T'es bien courageux et dévoué de nous conduire tous les ans à Épinal ! Je te sers un café ? Tu veux goûter ma tarte aux brimbelles pour accompagner ? Il en reste de ce midi, proposat-elle en débarrassant la seule table qui avait été utilisée.

—Avec plaisir ! répondit le chauffeur debout devant la cheminée, les mains tendues vers le feu qui crépitait joyeusement. Ça sent la neige ! M'étonnerait pas qu'on ait droit à une belle tempête.

—C'est annoncé, à partir de 16 heures. Après, froid polaire pendant au moins trois semaines, les températures vont approcher les moins vingt qu'ils disent à la météo ! répondit Nathalie en coupant une énorme part de tarte.

La salle était vide, les chaises avaient été retournées sur les tables comme s'il n'y avait pas eu de service pour le déjeuner, ça sentait bon, un doux mélange de bois, de fumée et de marc de café.

—Pas grand monde aujourd'hui ? demanda le chauffeur en croquant dans la tarte.

—Seulement Pascal, le représentant des Magasins bleus qui passe au hameau vendre sa camelote un samedi sur deux, il avait réservé sa table y a quinze jours, sinon on aurait pas ouvert ! Pour la Saint-Nicolas on ferme tout le temps. C'est pas vrai, déjà deux heures et quart, dit-elle en regardant la grosse horloge Ikea accrochée au-dessus du bar. Je suis encore à la bourre.

Ça t'ennuie pas de rester seul quelques minutes ?  
Le temps que j'aille me préparer...

—Non, bien sûr, vas-y, je vais m'occuper de ma part de tarte ! répondit-il en croquant un deuxième morceau.

—À propos, c'est offert par la maison ! dit-elle en s'éloignant vers la partie privée de l'établissement.

La bouche pleine, il fit un signe de tête au gros bonhomme roux qui sortait des toilettes. Il reconnut Pascal, le représentant des Magasins bleus.

—Nath, j'y vais. Tu me réserves ma table pour le 21 ? cria-t-il avant que la patronne disparaisse derrière la porte.

Puis il s'engouffra dans son épais manteau en fourrure et, sans même attendre la réponse, il se dirigea vers la porte d'un pas rapide, salua une nouvelle fois le chauffeur de la tête et sortit affronter le froid vosgien.

—Je n'aurai même pas eu le temps de lui dire que la vieille est allée se servir gratos dans son camion... Après tout, c'est pas mes affaires, murmura le chauffeur avant d'en finir avec sa tarte aux brimbelles.

Enfin l'heure du départ. Assis derrière son large volant, le chauffeur mit son autocar en marche puis amorça son demi-tour. Un épais nuage noir sortit du pot d'échappement et le moteur commença son ronronnement rassurant. Les participants arrivèrent pratiquement tous ensemble, et commencèrent à monter dans le bus. Le couple Peutot, Gérard et Marie-Pierre qui, en tant que présidente du Comité des fêtes, pointait chaque passager sur sa liste. Joël Cuny, le vieux garçon très près de ses sous pour qui cette sortie était la seule fantaisie qu'il s'autorisait de l'année, les familles Vaxelaire et Strabach, Jaqueline Thouvenot, la vieille

Katel Meyer, les Parisot enfin libérés de leur restaurant, M. et Mme Relot nouvellement installés dans le hameau. La famille Parmentier était présente aussi, les parents et Chantal leur belle-fille et évidemment, les deux teignes Jacquotte Ottinger et Bernadette Müller qui ne rataient jamais une sortie organisée par le Comité des fêtes, moins pour échapper au quotidien monotone de leur vie que pour alimenter en ragots leur boîte à médisances.

Tous les habitants étaient inscrits à cette sortie offerte par le comité pour se rendre à Épinal et assister au défilé de la Saint-Nicolas. Tous sauf Paul Thouvenot, le père de Jacqueline. Aveugle, il préférerait rester au chaud, avec son chien, à surveiller le village comme il disait. Manquaient aussi à l'appel Livio Simeone, l'étranger, pour qui cette fête n'avait aucun intérêt et les fils Müller, Christophe et Sébastien, qui jamais ne sortaient de chez eux.

—Chantal ? Xavier, il est où ? Tu veux pas l'appeler et lui dire de s'activer un peu ? demanda Marie-Pierre Peutot, les yeux fixés sur sa fiche de noms. On va prendre du retard si on attend trop...

—Viendra pas. Y a un problème avec la Mirabelle. Elle a gueulé toute la nuit dans l'étable. Il attend le vétérinaire, répondit Chantal Parmentier sur un ton aussi glacial que la météo. Il doit passer à la ferme dans la journée. Faudrait pas qu'elle crève la Mirabelle, alors le Xavier viendra pas.

—Et tu ne pouvais pas me le dire en montant ? demanda Marie-Pierre, énervée.

Chantal ne prit pas la peine de répondre, se contentant de tourner la tête vers la fenêtre.